

STÈLE V

Auteur : Sylvie Germain

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

51 Fichier(s)

Citer cette page

Sylvie Germain, STÈLE V, 1981

Anne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ArchivesGermain/items/show/9>

Présentation

Date1981

GenreThèse de doctorat

LangueFrançais

SourceNumérisation à partir de l'exemplaire conservée à la Bibliothèque universitaire de Nanterre

Collation21×29,7 cm

Lieu de soutenanceUniversité de Paris X-Nanterre

Information sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Anne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle), EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Thèse : Sylvie Germain

Editeur de la ficheAnne-Claire Bello (LT2D, Université de Cergy-Pontoise) ; EMAN,

Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s) Bello, Anne-Claire (édition numérique & transcription)

Notice créée par [Anne-Claire Bello](#) Notice créée le 23/01/2023 Dernière modification le 31/01/2023

- STELE V -

- L'INOUI-MILIEU DU VISAGE: -"NUITS DE LA CONNAISSANCE"-

- "Le visage parle. La manifestation
du visage est le premier discours.
Parler, c'est, avant toutes choses,
cette façon de venir de derrière
son apparence, de derrière sa for-
me, une ouverture dans l'ouverture."

- Lévinas - "H.A.H." p.48 -

- "C'est par grâce que le TU vient à moi;
ce n'est pas en le cherchant qu'on le
trouve. Mais lui adresser le mot fon-
damental, c'est l'acte de mon être,
c'est mon acte essentiel."

- Buber - "Je et Tu" p. 29 -

- "LE MONDE N'EST PLUS,
IL FAUT QUE JE TE PORTE."

- Celan - "Strette" -

1) - LE TRES-BAS:

- "Et qui est mon prochain?" - Jésus répondit: "Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu des brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un prêtre vint à descendre par ce chemin là; il le vit et passa outre. Pareillement un lévite, survenant en ce lieu, le vit et passa outre. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui." (Luc.10, 29-35)

- "O Dieu, Dieu des impardonnés.

Dieu des perdus, Dieu des très-bas."

B. Trotzig - "L'Accusation" -

* Blessure/désert: - degré zéro du visage où le visage s'ex-pose à "plaie vive" à l'inconnu de la rencontre. Inconnu, car la rencontre peut être violence, outrage, humiliation, haine, terreur et crime tout autant qu'accueil et reconnaissance, selon que le regard qui l'aborde est soumis ou non à la fascination et se laisse désœuvrer par la miséricorde. Le visage, affleurant dans sa nuit de chair en un tremblement d'intense vulnérabilité, s'offre sans défense à "l'effrayant" de la rencontre: - en lui, contre lui, "TOUT EST POSSIBLE", "TOUT EST PERMIS". D'un seul mot, le visage

d'autrui peut être anéanti par la honte et la douleur, d'un geste, il peut être tué.

- Mais l'énormité même d'un tel possible, la démesure d'une telle permission, font aussitôt problème et se grèvent d'un doute; d'un doute qui est trouble, trouble sourdissant d'en-deçà toute réflexion, toute intelligence et raison, et qui affleure du profond nocturne de ma propre chair. Trouble irrépressible, défiant tout calcul et toute intelligibilité, abîmant d'un coup ma "connaissance" présumée de l'autre et la retournant en étrange inquiétude, en infini étonnement. Le trop évident "Tout Possible", le trop flagrant "Tout Permis", que me fait accroire si facilement l'immense vulnérabilité du visage d'autrui ex-posé face à moi, livré à "la merci" de mon pouvoir, ne se retournent-ils pas déjà contre moi, et ne me font-ils pas d'emblée "violence" de par l'excès même de fragilité ainsi mis-en-jeu?

Violence par excès de douceur, violence par excès d'impuissance, violence stridente jaillissant de l'alarme muette dont se fait alors la proie vive la chair de l'autre; violence qui s'engouffre "par effraction" (en ce qu'elle force ma volonté de puissance et de domination et viole ma raison) en moi et me ruine d'un coup de part en part, désignant, insoupçonnés et inattendus, un IMPOSSIBLE et un INTERDIT souverains régnant au cœur du visage ex-posé. Souveraineté défiant et mettant radicalement en cause ma connaissance et mon pouvoir qui chavirent dans une nuit sans fond où retentit l'implacable SOUCI du:

-"TU NE TUERAS PAS"-

- "Il y avait

Qu'une voix demandait d'être crue, et toujours,

Elle se retournait contre soi et toujours

Faisait de se tarir sa grandeur et sa preuve." (114)

* Cette suprême parole (à la fois Cri et Supplication muette) que pro-fère le visage d'autrui en son ex-position n'est pas un ordre qui la protégerait de l'extérieur, n'est pas une menace ni une garantie. Ce n'est d'ailleurs pas même une interdiction, mais c'est l'affirmation radicale d'une IMPOSSIBILITE absolue - une Impossibilité d'ordre ontologique. "En réalité, le meurtre est possible. Mais il est possible quand on n'a pas regardé autrui en face. L'impossibilité de tuer n'est pas réelle, elle est morale." (115)

Cette parole qui sans cesse demande d'être entendue, d'être CRUE (crue, car elle ne relève pas de la compréhension de l'entendement mais du "cœur" de la foi), - et au-delà encore d'être aimée, n'est pas un cri de commandement, mais transonne en une "voix de fin silence".

- "Tu ne tueras pas": - parole simple et bouleversante tintant du cœur-de-verre du visage en une étrange et inflexible "sérénité". Sérénité d'une supplication qui se sait investie d'une "légitimité" hors-mesure, ne ressortissant de nul droit, fondée sur nulle raison ou nature, mais relevant d'un mystère infrayable.

- "Tu ne tueras pas": - aveu intransigeant qui dénie la réalité du crime qui ne peut jamais "venir à bout" de la personne humaine, jamais l'anéantir absolument.



* Le crime, la torture, sont les actes les plus "néants", ne fonctionnant que dans un leurre total et une complète incompréhension de la liberté, que dans une perversion de l'agir; ils trahissent une radicale méconnaissance du visage. Ce sont des actes fondés sur une hypertrophie et une véritable "folie" du moi qui s'arroge un pouvoir irréal: - irréal bien qu'incessamment réalisé, parce que tuer, torturer, sont des actes dont "l'essence est imaginaire". Le bourreau, l'assassin, sont "fatalement" aveugles et dénués de toute intelligence à l'instant de leur crime; dans le crime, en effet, il n'y a plus perception du visage, celui-ci n'est plus envisagé dans l'immensité mouvante des perspectives, mais est perçu comme une surface plane, opaque et fixe, comme un système clos; il n'y a plus rencontre d'un visage, mais d'un masque, plus rencontre d'une personne, mais affrontement d'un principe. L'autre est chosifié. C'est bien cette érection et fossilisation du visage de la victime en pur principe désincarné qui permettent à l'assassin de pouvoir perpétrer son acte. L'assassin est celui qui anesthésie ses sens, qui, loin de confluer en un centre de gravité où la sensibilité s'avive jusqu'à se faire miséricorde, se réduisent et se pétrifient; l'assassin est celui qui doit se faire aveugle et sourd, insensitif, pour ne pas entendre l'Interdit. - "Le visage est inviolable; ces yeux sans protection, partie la plus nue du corps humain, offrent cependant une résistance absolue à la possession, résistance absolue où s'inscrit la tentation d'une négation absolue. Autrui est le seul être qu'on peut être tenté de tuer. Cette tentation du meurtre et cette impossibilité du meurtre

constituent la vision même du visage. Voir un visage, c'est déjà entendre: "Tu ne tueras point". (116)

- Cette étrange dualité où s'inscrit à la fois la tentation et le refus du crime est fondamentale car par elle se pose dramatiquement le problème crucial de l'homme: - ie. le problème de la FRATERNITE. (117) Ce n'est pas en effet parce que le visage d'autrui porte en lui un interdit radical que la tentation se lève comme défi ou séduction; la tentation ne s'exerce pas du tout contre cet interdit, et d'ailleurs l'interdit ne la précède pas; les deux se lèvent ensemble et sourdent de même source. La tentation-et-l'interdiction du crime s'originent dans la fraternité qui est la vocation même de l'homme. Et plus mon prochain m'est "proche", plus est grande en un sens la tentation de le tuer;

Le crime qui ouvre l'histoire et qui d'emblée pervertit la vocation de l'homme, est un fratricide. Dans le visage d'Abel était inscrit et résonnait le "Tu ne tueras pas" comme une marque sacrée qui le liait à Caïn d'un lien infiniment plus fort et intransgressible encore que celui de leur consanguinité; et cependant Caïn le tue. Non parce qu'Abel porte un interdit, mais parce qu'il est son frère, son proche, - son Autre. Son autre dont il doit se faire le gardien, dont il a charge et responsabilité. Et c'est justement de cette indéclinable responsabilité, de cet infini gardiennage, de cette oeuvre accablante de souci et de miséricorde qui impliquent sans fin abnégation de soi, partage et "insomnie", que Caïn se décharge en frappant Abel; c'est le refus du visage en tant que tel, le refus de la vocation

humaine, le refus de la liberté en son implication éthique, - le refus donc de la médiation. En tuant Abel, Caïn annule le Chiffrage et le réduit à "un", car dès que l'on blesse autrui on blesse du même coup le "Il" où se tient le Tu; et on s'exile par là même de la Trace. - Errance de Caïn. En assassinant son frère Caïn provoque la "mort" de Dieu, et perd sa liberté pour en avoir nié la dimension morale, pour avoir refusé de la convertir en justice; or il n'y a de liberté accomplie que par son assumption en justice, que par "enserrage" à l'autre, et à Dieu.

- "Comment peux-tu espérer être libre si tu n'es pas lié de tout ton sang à ton Dieu et à l'homme?

Aime ton lien jusqu'à son extrême lueur et tu seras libre." (114

* Il est d'ailleurs à remarquer que tout crime est en un sens a-topique, car dans le même temps où le criminel s'anesthésie et s'exile hors de la Trace, il oblitère également l'éclat de cette Trace quant à l'autre; l'assassin doit arracher le visage de la victime à son environnement, à la trame où il s'entretisse, abolir en lui toute signifiante, nier cette obscure et troublante "foule" de visages qui accompagne toujours chaque visage (cette foule murmurante en son profond silence, qui a tissé la vie, l'histoire, le nom, de celui qui se dresse là), étouffer "le chant de pur lignage" qui relie l'autre à un abîme de douceur et l'empreint de tendresse:

- "Car nos années sont terres de mouvance dont nul ne tient le fief, mais comme un grand Ave de grâce sur nos pas nous suit le chant de pur lignage; et il y a un si long

temps que veille en nous cette affre de douceur..."(119)

- C'est à un tel labour de réduction et de déracinement que doit se livrer Kaliev pour pouvoir tirer sur sa victime; tant que le visage du Grand Duc reste entretissé à ceux de sa femme et de ses enfants qui l'éclairent d'une "innocence" et d'une fragilité que Kaliev n'anticipait pas, il s'impose intouchable car irréductible à un principe(120). Kaliev ne pourra accomplir son meurtre que lorsque le Grand Duc lui apparaîtra cette fois seul, "idée" abstraite et non plus chair, "idole" et non plus "icône", symbole et non pas signe. De même Raskolnikov voit, aussitôt son crime accompli, les fondements et justifications mêmes de ce crime s'écrouler et se nier. Il était venu tuer l'usurière, "cette ridicule mauvaise petite vieille, veuve de petit secrétaire", ce "pauvre inutile, ignoble, nuisible", au nom d'un principe, au nom d'un "noir catéchisme (qui) était devenu sa foi et sa loi"(121); il était venu se prouver qu'il "avait le droit de tuer", qu'il avait le pouvoir et l'insigne courage d'oser transgresser le suprême interdit(122).

Mais il vient juste d'abattre la vieille usurière (en la frappant par derrière) que déjà celle-ci renie le masque sans dimension ni profondeur auquel il l'avait réduite; elle renie tout masque et soudain prend visage en la personne inattendue d'Elisabeth, sa soeur, - son double, son autre, - son versant de douceur et de fragilité. Le "tu ne tueras point" qu'il était venu défier comme un simple interdit social devient d'un coup "voix de fin silence" et se fait douloureuse supplication, humble prière; le "pauvre"

humain qu'il croyait pouvoir écraser en toute impunité, qu'il jugeait anéantissable à merci, se relève soudain d'entre ses débris et se révèle vulnérabilité enfantine. Raskolnikov a pourfendu un concept, - et c'est un enfant mendiant qui se lève d'entre les ruines de l'idole: - épiphanie de l'Autre pur,

- Raskolnikov "le schismatique", de par son double crime même se trouve assigné d'un coup à "l'Inouï Milieu" de son être, ramené au point vif qui rassemble ce qu'il avait voulu séparer; le dernier et ultime lien qu'il a voulu trancher en perpétrant son crime pour consommer son "schisme" d'avec les hommes et d'avec Dieu, pour se désolidariser abruptement de l'humanité, se renoue en fait et l'enserme avec une force étrange, l'enchaînant comme jamais aux autres. Désormais pour lui le monde prend Visage, - visage d'enfant suppliant qui ne cesse d'affleurer en transparence de tout visage, - et par excellence en celui de Sonia, la très Douce, et pure, et simple, qui le "forcera" à pâtir le châtiment, non comme punition mais comme mystère, jusqu'au bout: - ie. jusqu'au point où l'épreuve du châtiment consenti s'affirmera rédemption.

- "Regarde bien.

A peine l'avait-il dit, que de nouveau une sensation ancienne, bien connue, lui glaça le cœur: il regardait Sonia, et tout à coup, dans son visage, il crut apercevoir le visage d'Elisabeth. Il avait, gravée dans sa mémoire, l'expression d'Elisabeth à l'instant où il marchait sur elle avec la hache et où elle reculait vers le mur en portant son bras en avant, avec une épouvante tout à fait enfantine sur le visage, exacte-

ment comme font les petits enfants quand ils se mettent à avoir peur de quelque chose: ils ont le regard immobile, fixé avec inquiétude sur l'objet qui les épouvante, ils reculent et, tendant en avant leur petit bras, ils se préparent à pleurer. C'était, presque exactement, ce qui se passait maintenant avec Sonia: avec la même impuissance, la même épouvante, elle le regarda quelques instants et puis soudain, portant son bras gauche en avant, appuyant légèrement, à peine, les doigts sur la poitrine de Raskolnikov, elle se leva lentement du lit, s'écartant toujours davantage de lui, sans cesser de fixer sur lui son regard de plus en plus immobile. L'épouvante de Sonia se communiqua tout à coup à lui: le même effroi se marqua sur son visage, il se mit à la regarder du même regard et presque avec le même sourire d'enfant. (123)

* C'est ce visage là, ce visage nu de victime, d'enfant apeuré, implorant, qui devient le châtimement de son crime, qui ne cesse plus de le hanter, de sourdre et de battre en lui comme le sang et la fièvre d'une blessure montent et heurtent des tréfonds de la chair et du coeur; - le châtimement n'opère pas psychologiquement sous forme de remords accusant sa conscience (car sa conscience demeure encore active et réactive, elle se défend et plaide à son avantage en affirmant la parfaite "rationalité" de son crime) mais oeuvre éthiquement sous forme d'infinie détresse dévastant tout son être. (124)

- Il n'y a d'ailleurs nul châtimement à la mesure du crime; - le crime outrepassa toute mesure. Les peines infligées aux assassins n'opèrent que sur un plan très limité, - horizontal; quand la "justice" châtie un crime, elle ne fait

qu'évaluer la vie de la victime comme on soupèse une marchandise sur une balance pour en fixer le prix, et par là même elle chosifie encore davantage la victime. Un assassin qui a "purgé" sa peine après un certain nombre d'années en prison a peut-être rétabli un certain "équilibre" et a acquitté sa dette vis à vis de la société qui l'a ainsi puni, mais il n'a en rien pâti d'un châtiment salvifique et n'a nullement fait "justice" à sa victime s'il n'a pas dans le même temps rétabli en lui le visage de cette victime, s'il n'a pas trouvé le sens du visage et le sens du mystère du temps. Car tout crime, en ce qu'il vient interrompre le mystère intouchable du temps humain, ne peut "s'expier" qu'en se mesurant à l'aune de l'éternité; - éternité où demeure tout visage en son fugitif passage dans le temps. L'épilogue de "Crime et Châtiment" rend admirablement ce contraste entre l'inéfficacité et la nuisance de la peine infligée par les juges envoyant le criminel au bagne, et l'étonnante efficience de la patience et de l'amour de Sonia (125). L'épreuve du bagne reste en effet à Raskolnikov indifférente et indolore et n'éclaire ni ne sensibilise son crime pour lui:

- " Mais il n'avait aucun repentir de son crime." (126)

Seule Sonia qui est venue expier avec lui un crime qu'elle n'a pas commis mais dont elle a assumé d'emblée et radicalement l'effrayante culpabilité (127) recèle et donne le sens et le salut. Sa seule et simple présence suffit à rendre visage aux bagnards comme s'ils présentaient en elle le mystère infrayable et inviolable de l'Autre comme merveille.

- " Et quand elle faisait son apparition sur les chantiers pour aller trouver Raskolnikov, ou bien quand elle rencontrait un groupe de prisonniers allant au travail, tous enlevaient leur bonnet, tous la saluaient: "Sophie Semionovna, notre mère, notre aimée, notre dévouée!" disaient ces grossiers forçats marqués au fer rouge à l'adresse de cette petite et frêle créature. Elle leur souriait et répondait à leur salut, et tous l'aimaient, tant elle leur souriait. Ils aimaient même sa démarche, ils se retournaient pour la regarder marcher et la couvraient de louanges; ils la louaient même d'être si petite, ils la louaient sans savoir même pourquoi. On allait jusqu'à se faire soigner par elle." (128)

- Ainsi donc seuls l'humilité, la patience infinie et le pardon miséricordieux de Sonia réconcilient Raskolnikov-Schismatique avec lui-même, avec les autres, avec le monde, lui révélant soudain, dans un étrange et violent émerveillement, le retournement du Très-Bas en Très-Haut;

- " Comment cela s'était-il fait?, il n'en savait rien lui-même, mais soudain quelque chose sembla le soulever et le jeter à ses pieds. Il pleurait, il lui embrassait les genoux. Au premier instant, elle eut une peur terrible et tout son visage se glaça. Elle bondit et toute tremblante le regarda. Mais au même instant, tout de suite, elle comprit tout. Un bonheur infini brilla dans ses yeux; elle avait compris, il ne pouvait y avoir de doute pour elle: il l'aimait, il l'aimait sans bornes, enfin elle était arrivée à cette minute..." (129)

C'est le Très-Bas qui porte et dispense la vérité du visage et le sens de la fraternité.

* * * * *

2) - LE TRES-HAUT:

- "Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout.

Au cours d'un repas, alors que déjà le diable avait mis au coeur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer, sachant que le Père lui avait tout remis entre les mains et qu'il s'en allait vers Dieu, il se lève de table, dépose ses vêtements, et prenant un linge, il s'en ceignit. Puis il met de l'eau dans un bassin et il commença à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint." (Jn. 13,1-6)

- "Comme dans la pierre fendue,
la beauté est au fond d'une blessure."

- Jabès - "Cà suit son cours" -

* La manifestation du visage s'articule donc sur une double "structure": sur un axe à la fois vertical et horizontal; mais c'est là un axe non fixe dont l'équilibre n'est jamais assuré, - un axe infiniment mobile qui ne cesse de tourner, se renverser. - "Autrui en tant qu'autrui se situe dans une dimension de la hauteur et de l'abaissement - glorieux abaissement; il a la face du pauvre, de la veuve et de l'orphelin et, à la fois, du maître appelé à investir et justifier ma liberté." (130)

C'est pourquoi autrui me "surprend" toujours et défie intempestivement ma violence à l'instant où je veux l'exercer contre lui, faisant d'un coup retomber le bras qui se levait pour le frapper en main de vassal, me faisant me courber jusqu'à l'agenouillement. C'est à ce point que l'extrême faiblesse de l'autre se révèle être "force", que son exposition sans défense s'investit soudain de hauteur: - le démuné n'est plus platitude que je peux fouler aux pieds, écraser, humilier, mais se fait verticalité, stridence et élanement. - Transcendance - C'est à ce point que le Très-Bas se redresse en Très-Haut - et que le "maître" que je croyais être tombe, foudroyé, à genoux aux pieds de l'autre et devient SERVITEUR.

- Ce retournement du Très-Bas en Très-Haut implique donc toujours en contrepartie un retournement du puissant en servant; un agencouillement du fort face au faible; - c'est ce que ne cesse de rappeler Yahvé à Israël lorsqu'il lui dicte ses lois, le ramenant avec insistance à l'épreuve de l'Exode, à la délivrance hors du pays d'Egypte, afin de le reconduire à tout instant en lieu de Trace, d'où il vient et où il doit toujours se tenir, - afin de le reconduire donc, à l'intelligence du visage. "Souviens-toi que tu as été en servitude au pays d'Egypte et que Yahvé ton Dieu t'en a racheté; aussi je t'ordonne de mettre cette parole en pratique." (Deut. 24, 18)

Car l'Election d'Israël ne lui octroie aucun droit ni pouvoir, mais l'oblige infiniment, le charge de devoirs et astreint sa liberté à faire incessamment oeuvre de justice. Il n'y a d'élection qu'au titre de messianité.

* Si intimement proche est mon prochain, si infiniment doux et fragile et blessable, qu'il s'arrache à ma connaissance et mes prises, - qu'il se fait mon lointain, mon tout-autre, et qu'il me fait "violence". Il est en vérité mon lointain ce prochain qui m'arrive des confins du monde, des finfonds du temps, des tréfonds de la nuit, qui arrive du Dehors, portant la fatigue, la poussière et les blessures de la marche à ses pieds.

Mon lointain, le Marcheur, celui qu'il me faut recevoir comme un hôte souverain, et auquel je dois le "lavement des pieds" en signe de salut et d'allégeance (Jn. 13, 12-15). Le lavement des pieds ne relève pas du rite, mais du sacrifice par lequel le moi, s'agenouillant, accueille l'autre, le corps de l'autre dont il prend soin et souci dans une solidarité absolue (Jn. 13,8); ce n'est pas une purification mais la reconnaissance et la consécration en l'autre d'une innocence et d'une pureté déjà données.
 - "Qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver; il est pur tout entier. Vous aussi, vous êtes purs." (Jn. 13, 10)

- LAVEMENT DES PIEDS. AGENOUILLEMENT: - il y a lieu de s'interroger davantage sur le sens de tels comportements, de telles manières de se porter avec autrui, de telles façons de mettre-au-monde le corps de l'autre et le sien propre. A l'agenouillement de Raskolnikov ou de Catherine Ivanovna aux pieds de Sonia, - donc de l'assassin ou de l'offenseur devant la douleur nue de leur victime, font écho l'agenouillement des pauvres, "des gens du peuple venus de tous les points de la Russie" (131) pour se prosterner

devant le starets Zosime, et l'agenouillement du starets aux pieds de Dimitri Karamazov.

Quel rapport y-a-t-il en effet entre l'agenouillement du criminel face à sa victime, celui du pauvre, du pèlerin, face au saint, et celui du saint aux pieds de l'assassin? Il semble qu'un étrange cercle se forme de la sorte; - mais ce n'est pas un cercle, la répétition n'opère jamais dans l'identique et la clôture, elle opère dans l'ouverture et le creusement, - en spirale. Le sens de ce rapport est peut-être à chercher du côté de l'évangile de saint Jean (13,1-20), où le maître tombe à genoux comme on "tombe amoureux", où la chute et le ploïement du corps n'obéissent pas à la lourdeur et l'impuissance de la pesanteur mais relèvent de la grâce même de la pesanteur. Tous ces agenouillements sont prosternations face au mystère d'autrui, "vertige" au bord du gouffre de l'autre; - gouffre d'où tout peut advenir, le meilleur comme le pire, la douceur infinie tout autant que le crime.

L'agenouillement de Jésus lavant les pieds de ses disciples atteste et consacre l'absoluité d'une innocence que nul mal, nul crime, ne peuvent consumer irrévocablement. Il y a quelque chose d'indissoluble en cette pureté qui, aussi loin se soit-elle égarée, aussi bas soit-elle déchue, aussi tragiquement se soit-elle souillée, peut toujours à nouveau retrouver sa Chance. Et cette chance n'est pas du côté du jour, - elle gît au plus profonde de la nuit, du côté de la responsabilité, de l'extrême solidarité, ie. de la culpabilité. La plus grande pureté est celle qui fraye avec la folie du



mal, qui la prend en charge afin de la consommer. La pureté n'est pas une donnée, un acquis, un état; elle relève du travail du levier, se joue dans le tournoiement crucial de l'axe verticalité/horizontalité; précaire équilibre toujours à réajuster. (Luc. 18,9-15) Ainsi l'innocence est-elle tout à la fois déjà donnée et n'est jamais donnée: c'est cet abrupt paradoxe de l'innocence que découvre et explore le publicain qui, se sachant et s'avouant "pécheur", ie. en faute par rapport à l'autre, et assumant le poids de la culpabilité, se retrouve "élevé" de par son abaissement; élevé à la chance retrouvée de l'innocence de par son travail de levier.

- Aussi, lorsque le criminel refuse de défaillir et désarmer devant l'innocence du juste, est-ce alors au juste souffrant de se prosterner devant le criminel afin d'entraîner en sa propre chute cette violence où l'autre persiste, afin d'exhausser des tréfonds du criminel endurci dans le mal, une innocence oubliée, perdue, reniée. Là se trouve le sens du pardon.

* Tel est l'office du juste face au coupable: - veiller jusqu'à l'insomnie la levée, la montée, de "quelque chose" qui n'existe pas.

- "L'attention créatrice consiste à faire réellement attention à ce qui n'exsiste pas." (132)

Car là est bien le paradoxe de la pureté et de l'innocence; - elles appartiennent à la chance infinie du plus pur Possible et peuvent à tout instant jaillir, rejaillir,

justement parce qu'elles "n'existent pas". C'est pourquoi il faut tenir sur le criminel acharné dans ses ténèbres un regard en proie à la plus longue et endurente fascination, un regard capable de "sanctification", capable de transpercer cette opacité stratifiée et d'y faire pénétrer et s'échapper la chance de l'innocence.

- "Tout à reprendre. Tout à redire. Et la faux du regard sur tout l'avoir mené!" (133)

Car innocence et pureté ne relèvent pas d'un passé nostalgique ni d'un futur mythique, mais uniquement de l'imminence d'un à-venir au coeur du présent. Et "la faux du regard", "le glaive" du pardon, travaillent à défricher l'aire d'un tel présent toujours livré à l'abandon et à l'oubli (134).

- C'est une telle oeuvre d'attention créatrice qu'accomplit le starets Zosime s'agenouillant devant Dimitri Karamazov: - "Soudain, le starets se leva (...) Le starets se dirigea du côté de Dmitri Fiodorovitch et, arrivé tout près, s'agenouilla devant lui. Aliocha le crut tombé de faiblesse, mais il n'en était rien. Une fois à genoux, le starets se prosterna aux pieds de Dmitri Fiodorovitch en un profond salut, précis et conscient, son front effleura même la terre. Aliocha fut tellement stupéfait qu'il ne l'aida même pas à se relever. Un faible sourire flottait sur ses lèvres.

- "Pardonnez, pardonnez tous!" proféra-t-il en saluant ses hôtes de tous les côtés.

Dmitri Fiodorovitch demeura quelques instants comme pétrifié; se prosterner devant lui, que signifiait cela? Enfin, il s'écria: "O mon Dieu!", se couvrit le visage de ses mains

et s'élança hors de la chambre."(135)

Car Zosime qui "du premier coup d'oeil jeté sur un inconnu"(136) com-prend d'emblée ce qui le tourmente, et qui reçoit cet étranger comme son prochain le plus intime, pressent le crime qui hante et dévaste Dmitri Karamazov et par là même sait que Dmitri n'est pas seul responsable de ce crime, mais que tous sont coupables avec lui; par avance il "pardonne" et supplie pardon pour celui qui va être chargé d'un crime dont tous, en vérité, sont responsables. Zosime est celui qui connaît dans sa chair le paradoxe de l'innocence et le paradoxe de la culpabilité, qui font que nul ne peut s'arroger par soi-même le privilège de l'innocence et que nul n'a le droit de se décharger, non seulement de responsabilité, mais encore de culpabilité. Qui ne se reconnaît pas coupable ne peut avoir accès à l'inespéré de l'innocence.

* C'est donc toujours une irréductible innocence qui joue au coeur de tous ces agenouillements, qu'ils soient ceux de l'assassin face à sa victime ou ceux du saint face à l'assassin, et à travers ces abaissements l'innocence s'affirme comme éminemment transgressive: - déchirure et supplication. L'innocence n'est pas un état, elle est une chance toujours à l'oeuvre, elle est une grâce donnée (inaugurée par un sacrifice originaire, donnée dans l'épreuve d'une passion); mais il ne suffit pas qu'elle soit ainsi donnée: - chacun a charge et devoir de la remettre au monde, de l'assumer; de l'assumer en s'engageant sans restriction dans la culpabilité des autres. L'innocence n'est nullement

un "angélisme" et n'a jamais, en un sens, "les mains propres", - d'ailleurs, si chacun a tâche de laver autrui de ses fautes, de laver les pieds d'autrui en signe de miséricorde, de pardon et de rémission, nul n'a le droit ni le pouvoir de se laver seul de la souillure du mal, de se soustraire à l'oeuvre de responsabilité et de se désolidariser de la communauté de la culpabilité. D'où l'erreur radicale de Ponce Pilate protestant par lui-même de son innocence.

- "Pilate leur dit: "Que ferai-je donc de Jésus que l'on appelle Christ?" Ils disent tous: "Qu'il soit crucifié!" Voyant alors qu'il n'aboutissait à rien, mais qu'il s'en suivrait plutôt du tumulte, Pilate prit de l'eau et se lava les mains en présence de la foule, en disant: "Je ne suis pas responsable du sang de ce juste; à vous de voir!" (Mat. 27, 22-25). En disant cela Pilate commet la même fatale incompréhension que Caïn refusant d'être le gardien de son frère, et il est également aussi coupable et criminel que Caïn tuant Abel.

Le geste de Pilate se purifiant tout seul pour décliner la responsabilité du sang d'un juste est à l'extrême opposé de celui du Christ lavant les pieds de ses disciples et pervertit complètement l'innocence qu'il croit ainsi s'octroyer. Car l'innocence ne se reçoit que du Dehors, elle est de l'ordre du don et du partage et fonctionne dans le "processus" de la substitution: car pas plus que le mal et la culpabilité ne s'impartissent exclusivement aux seuls criminels et pécheurs, pas davantage l'innocence et la pureté ne sont le "bien" des justes; les deux se compénètrent inces-

sement. Le juste est celui qui sait que "chacun est coupable de tout envers tous" et que c'est dans ce partage seulement que la violence du mal et du crime peut être consummée, exsudée, et au-delà, rédimée. Le chapitre 53 d'Isaïe est remarquable en ce sens, qui décrit le juste (le Serviteur, le Sauveur) comme étant le "familier de la souffrance", humilié, bafoué, méprisé et meurtri, qui "porte la souffrance" des autres et "se charge de leurs douleurs" pour offrir "sa vie en sacrifice expiatoire" et par ce sacrifice, introduire le pardon et la paix.

- "Mais lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes.

Le châtimement qui nous rend la paix est sur lui,
et dans ses blessures nous trouvons la guérison.

.....

Par sa connaissance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes

en s'accablant de leurs fautes.

.....

...il a été compté parmi les criminels,
alors qu'il portait le péché des multitudes
et qu'il intercédait pour les criminels."

* L'innocence qui sacre autrui comme Très-Haut est donc à la fois une grâce et une tâche. Grâce la plus émerveillante et la plus gravisée de possibles et d'espérances, et tâche la plus lourde, la plus déchirante et la plus dévastante, se travaillant sans cesse au for le plus obscur

de tout son être de chair et de sang. L'innocence est ce qui donne, par excellence, "les mains sales": -"Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies." (Mat.8,17); elle est mendiante, intercédante, suppliante, - et supplicante.

* * * * *

3) - ANGELOPHANIE:

- "L'intelligence avec l'ange, notre primordial souci,

(Ange, ce qui, à l'intérieur de l'homme, tient à l'écart du compromis religieux, la parole du plus haut silence, la signification qui ne s'évalue pas. Accordeur de poumons qui dore les grappes vitaminées de l'impossible. Connaît le sang, ignore le céleste. Ange: la bougie qui se penche au nord du cœur.)"

- Char - "Fureur et Mystère" -

- "L'Ange de Yahvé lui répondit:

Pourquoi t'informer de mon nom?

Il est merveilleux." (Jg.13,18)

* Mais la question se lève, débordant sans fin la raison, de comprendre pourquoi le visage, qu'il soit livré comme Très-Bas à la merci de ma violence ou comme criminel en proie à la folie du mal, se retourne et se redresse toujours

en Très-Haut et me fait succomber.

Il n'y a pas de réponse; il n'y a qu'une écoute (qui est lecture et écriture).

Ecoute de cette "voix de fin silence" plus ténue et fragile qu'un fêlement de verre, et qui toujours tinte dans l'exposition du visage; car toujours "une voix vient de l'autre rive." (137)

L'exposition du visage est donc expression: son extrême dénuement le rend tout bruisant de parole, sa vulnérabilité même est parole; et c'est là une parole que rien ne peut irrévocablement étouffer, pas même le mal; c'est une parole s'exprimant à travers tout le corps, vibrant dans la chair, murmurant à fleur de peau. Parole dont l'expression tout autant que l'écoute relèvent de la blessure: elle est déchirure, fièvre, tremblement, sueur de sang, pleurement, supplication.

* Heureuse blessure ("fêlure aimée") par laquelle celui qui vient à ma rencontre se présente comme témoin.

- Le visage d'autrui, en tant que parole murmurante qui est dit d'un Dire précédant toute chair, porte témoignage; témoignage accablant: - autrui s'avance comme témoin-à-charge.

- A ma charge: ce dont témoigne le visage d'autrui me met infiniment en cause et en appelle, hors mesure, à ma reconnaissance (ie. à ma "lecture" de sa "plaie lisible"), à ma responsabilité, et par là me force à comparaître au

vif de ma face, à m'engager, à prendre charge de lui, et cela, à part entière, sans que personne puisse me décharger ou m'alléger de ce devoir, car "la responsabilité personnelle à l'égard de l'homme est telle que Dieu même ne peut l'annuler." (138)

Ce qui signifie donc: - à prendre charge, moi-même, en moi-même, de la folie du témoignage; car il est impossible de témoigner à la place de l'autre.

- "NUL / NE TEMOIGNE / POUR LE TEMOIN" - (139)

- Le témoignage-à-charge que porte autrui m'assigne à la fois à comparoir comme "coupable" et comme témoin; le témoignage d'autrui ne peut authentiquement être reçu, entendu, pris en charge et responsabilité, - il ne peut lui être rendu justice - qu'au prix de mon absolu engagement, de mon propre pâtir: - je dois, pour répondre au témoignage d'autrui, risquer tout mon être en lieu de Trace, me porter en même lieu que celui où se dresse autrui et d'où se lève sa parole. La "très chanceuse occasion" de la rencontre n'est vraiment Chance que si cette rencontre confronte deux témoins dont aucun ne témoigne à la place de l'autre mais où chacun témoigne à charge de l'autre et prend l'autre à témoin. (140)

* Etonnement, tension, attirance, appel, désir, clameur, rumeur, bouleversement, amour, douleur, innocence-et-culpabilité, Trace et Témoignage: c'est tout cela que lève d'un coup le visage d'autrui, - le Très-Haut.

- "Cette tension vers l'autre visage comme surgi des nuages ou de la pure lumière des hauteurs insoupçonnées; cette aveugle attirance pour le visage lointain qui aveugle; cette crispation des traits à l'approche réelle ou imaginaire d'autres traits, pareils dans leur apparente différence; cet appel refoulé, contenu, au point qu'il n'est plus que besoin, désir, espoir d'appel au milieu de tous les appels, de toutes les rencontres et de tous les refus; cette clameur, cette petite rumeur, ce bouleversement et ce confus contentement qui menace, qui plane, dont nous sommes les héritiers ou les victimes; cet amour de l'amour, cette douleur de la douleur, cette trace de la trace, qui les dénoncerait en se dénonçant, les expliquerait en s'expliquant? Peut-être cette "troisième personne" au-delà de l'être "qui ne se définit pas par le soi-même"? Mais s'agit-il de cela? A moins que cette "troisième personne", ce troisième personnage ne soit la mort, cette réalité absente au nom de laquelle toute réalité sombre en son nom." (141) *E. Jables. Textes p. E. Jables*

- Le visage est donc META-PHORE: il donne, ou plutôt prête FIGURE et VOIX à la folie du monde (cette "troisième personne"?...); Persona où résonne la voix grise d'un Dire monté de l'origine (cette "troisième personne"?...); Persona où transsonne la voix blanche d'un Dire venu de l'à-venir (cette "troisième personne"?...). Fard qui donne éclat et carnation au mystère du temps (fard qui est "tout le sacre" du visage, ce "fard noyé dans l'eau" si trouble de la mort, - cette "troisième personne"?...) Le visage est la figure de l'Autre, la voix répercutée du Dehors, la métaphore de Dieu



dont l'image im-primée en lui doit sans cesse s'ex-primer en ressemblance.

- Aussi est-il comme un tombeau qui s'ouvre,
- et il est VIDE. D'un vide éblouissant, magnifique, terrifiant. Semblable à l'Ange apparaissant aux femmes de Galilée venues porter leur arômes au sépulcre (venues consommer et ratifier la mort), le Témoin se tient à l'entrée (absolument infrayable et dont il faut cependant soutenir le vertige) d'une vacance lumineuse (que le Témoin maintient grande ouverte.)

La pierre a roulé, - et n'en finit plus de rouler, jusqu'à la fin des temps -, qui consignait le monde à un sens assuré, déterminé et fixe, à un ordre précis, - celui du tiers-exclu, ie. celui de la vie ou de la mort, du visible ou de l'invisible, de la présence ou de l'absence, de la vérité ou de l'erreur, de l'être ou du néant.... La pierre a roulé qui scellait le monde et clôturait le seuil, séparant les vivants et les morts, le jour de la nuit, l'aujourd'hui d'hier et de demain, excluant les "restes", les égarés, de la communauté.

* Le visage paraît, il vient à ma rencontre, il porte témoignage et me prend à témoin: - la pierre s'arrache et roule, le visage s'ouvre en abîme et il faut alors tenir dans cet éblouissement, se pencher sur ce vide éclatant pour découvrir l'ANGE qui veille au bord de tout visage (cette "troisième personne"?...) et l'inviter, le recevoir.

Mais "tout ange est effrayant" qui vient surprendre l'homme dans l'enclos de sa finitude, dans le sommeil de son

moi replié sur lui-même, dans sa logique restrictive et sa liberté irrévoillée afin de le soumettre à vif à d'autres lois, d'autres voies et d'autres pensées:

- "lois d'exception" dérogeant à l'ordre qui régit et garantit normalement la volonté d'autosuffisance et de puissance du moi, "lois de grâce" libérant l'impossible; voies détournées vers l'autre, donnant accès à l'inouï de l'autre, voies tracées dans l'immensité du Dehors; pensées qui pensent "plus" que ne pense l'intelligence, qui découvrent "plus" que ne conçoit la raison, qui songent "plus" que n'imaginent les rêves: - L'ANGE-L'AUTRE, l'effrayant-merveilleux qui me fait succomber à genoux pour mieux me faire relever et me dresser à hauteur de Messie.

- Alors, à partir de là, "TOUT EST POSSIBLE", non plus selon le critère de l'interdit mais selon "l'indice" de l'impossible: investi par l'Ange-l'Autre d'une responsabilité hors mesure je dois alors me livrer à une lecture du visage qui ne soit plus que justice et miséricorde, ie. une lecture qui me conduise à l'oeuvre de substitution.

- "Vulnérabilité, exposition à l'outrage, à la blessure, - passivité plus passive que toute patience, passivité de l'accusatif, traumatisme de l'accusation subie jusqu'à la persécution par un otage, mise-en-cause, dans l'otage, de l'identité se substituant aux autres: Soi, défection ou défaite de l'identité du Moi. Voilà, poussée à bout, la sensibilité. Ainsi la sensibilité comme la subjectivité du sujet. Substitution à l'autre - l'un à la place de l'autre - expiation." (142)

- Car si "nul ne témoigne pour le témoin", chacun, devenu justement à son tour témoin de par le témoignage porté par l'autre peut et doit souffrir et pâtir et mourir "à la place de l'autre": - afin que l'autre, dans et par cette substitution sacrificielle, soit relevé d'entre la souffrance et la honte, d'entre le mal et la mort; afin que l'autre, s'il est victime, soit CONSOLE (ie. soit investi d'une joie radicalement inespérée, d'une force inattendue), s'il est bourreau, soit PARDONNE (ie. soit reconduit par des chemins obscurs et décréants en lieu d'"innocence"). Substitution, expiation: incarnation, jusqu'à la passion, par l'innocent, du mal et de la culpabilité afin de les consommer et les rédimer, de la souffrance et du malheur afin de les supprimer.

La substitution c'est donc regarder l'autre avec une attention et une vigilance telles que la lecture que je fais de l'autre devienne écriture de l'autre, de la vulnérabilité de l'autre en moi, dans ma propre sensibilité; c'est s'exprimer vers l'autre jusqu'à ce que l'autre s'imprime dans ma chair, c'est connaître l'autre "par chair" et "par coeur", c'est devenir "mot" dans l'histoire de l'autre.

- Ainsi, à la fin du "Dialogue des Carmélites", Blanche de la Force (dont toute la vie sera d'apprendre à soutenir le poids de son nom et le destin de pâtir et d'assumer son nom de religieuse: soeur Blanche de l'Agonie du Christ) peut-elle enfin se porter à son tour en lieu de témoignage grâce à l'étrange processus de substitution opéré par ses soeurs; le temps vient soudain, inattendu, où elle trouve la force (dans une passivité extraordinaire admirablement consentie)

de témoigner, de se charger à son tour de l'oeuvre de substitution (qui est oeuvre infiniment désœuvrante et mortifiante), faisant ainsi "contre-poids" à la peur de Madame de Croissy.

- "Place de la Révolution. Les carmélites descendent de la charrette au pied de l'échaffaud. Au premier rang de la foule compacte, on reconnaît, coiffé du bonnet phrygien, le prêtre qui murmure l'absolution, fait un furtif signe de croix et disparaît furtivement.

Aussitôt les Soeurs entonnent le Salve Regina, puis le Veni Creator. Leurs voix sont claires et très fermes. La foule, saisie, se tait. On ne voit que la base de l'échaffaud où les Soeurs montent une à une, chantant toujours, mais à mesure qu'elles disparaissent le chœur se fait plus menu. Plus que deux voix, plus qu'une. Mais à cet instant, partant d'un autre coin de la grande place, une nouvelle voix s'élève, plus nette, plus résolue encore que les autres, avec pourtant quelque chose d'enfantin. Et on voit s'avancer vers l'échaffaud, à travers la foule qui s'écarte,

interdite, la petite Blanche de la Force. Son visage semble

dépouillé de toute crainte.

DEO PATRI SIT GLORIA

ET FILIO QUI A MORTUIS

SURREXIT ACA PRACLITO

IN SAECULORUM SAECULA.

Brusque mouvement de foule.

Un groupe de femmes entoure
Blanche, la pousse vers l'échaf-
faud, on la perd de vue. Et sou-
dain sa voix se tait comme ont
fait une à une les voix de ses
sœurs." (143)

* Sa voix se lève, anonyme parce que voix d'un moi
évidé de soi, renoncé et décrété, s'étant livré en substitu-
tion aux autres; voix anonyme parce que la plus proche de
l'essence de la fraternité qui est oubli de soi pour faire
mémoire de l'autre, abandon de soi pour se faire gardien de
l'autre.

Sa voix se tait, sa "voix de fin silence"; - mais
ne se tait que pour résonner davantage, jusqu'à la pure
stridence de l'IN-OUI.

* * * * *

4) - DORMITION:

- "Et tandis que, saisies de frayeur, elles
tenaient leur visage incliné vers le sol,
ils leur dirent: "Pourquoi cherchez-vous
le Vivant parmi les morts? Il n'est pas
ici, mais il est ressuscité." (Lc. 24, 5-7)

- "Qui veut souvent avoir la Visite ne doit
Par trop de fleurs charger la pierre."

- Mallarmé -

* N'est-ce pas justement lorsque la voix se tait, lorsque la mort vient couper la parole et le souffle, lorsque la chair se plombe et se délie dans l'inexpressivité néante du cadavre, que cette "voix de fin silence" atteint son plus haut chant et que s'enfante comme jamais l'éclair de la blancheur de l'Ange (cette "troisième personne"?...)

- "L'éclair me dure" écrit René Char; ce pourrait être l'épithète de tout visage enserré par la mort.

- La mort arrache le corps au mouvement, ravit la chair à toute la gestuelle, la mimique et la rumeur de la vie; elle met le corps "hors-circuit", l'échoue cadavre, immobile, insensé. La mort découvre lentement et creuse, dés-incarne, un Verbe qui s'était écrit dans le vif d'une chair; - Verbe désamarré, ex-carné, qui alors émerge, fait surface, comme en un palimpseste fait retour une écriture longtemps, profond, enfouie.

- "L'écrit se creuse, le

dit, vert-océan,

brûle dans les baies,

dans les

noms liquéfiés

bondissent des marsouins,

dans le nulle-part rendu éternel, ici-même,

dans la mémoire des

cloches toutes bruyantes dans - où donc?,

qui

dans ce

carré d'ombre
 suffoque, qui
 sous lui
 en lueur émerge, émerge, émerge?" (144)

- Dans cet insensé de la face cadavérique (ce "carré d'ombre" suffoquant où règne l'IDIOTIE), n'est-ce pas alors la "vérité" du visage qui ainsi "en lueur émerge, émerge, émerge?"; car la mort, dépouillant la figure de tous ses "atours", réduisant la face à un précipité pur de l'être de l'homme voué à la mort, révèle implacablement la nudité et le vide du visage.

- "Telle fut Eurydice (visage nu de la rencontre et surprise du face à face) dans les enfers, à l'instant où Orphée va la toucher du regard, quand il la voit telle qu'elle est, voit qui elle est, l'enfer, l'horreur de l'absence, la mesure de l'autre nuit, et cependant, en ce hasard, voit que le vide est aussi le visage nu d'Eurydice tel que le monde le lui a toujours voilé. Et, il est vrai, le regard d'Orphée aussitôt la disperse, ce regard de la possession et de la violence appropriatrice, mais, avant le regard destructeur (et savant) qui a fait le vide et exterminé l'illusion cadavérique... . Comme s'il fallait la proximité du pouvoir absolu, celui de la mort, pour dépouiller, par la parole (une certaine parole), la figure habillée - toujours habillée par le monde des êtres, pour rendre cette figure nue et en assurer la rencontre, mais pour découvrir, en même temps, que cette nudité est ce qu'on rencontre, mais ce qu'on ne saisit pas, ce qui se dérobe à toute saisie." (145)



- Vide qui avoue que le visage ne fut jamais que le creux de résonnance et d'écho d'une Voix venant "d'ailleurs", nudité qui avoue que le visage ne fut jamais que le passage et le reflet d'une Trace venant "d'ailleurs". D'un AILLEURS où moi-même, maintenant, ici-même, je me tiens, et où s'opère toute rencontre; - ailleurs qui est le tréfonds intouchable de tout ICI; - distance intérieure, transcendance incarnée.

- (Cette émergence fulgurante de l'essentielle nudité de l'autre absolument autre n'a lieu avec une telle intensité du vivant du visage, peut-être, que dans le visage supplicié du condamné à mort, dans le visage suppliant du malheureux, dans le visage en déshérence du fou, et aussi dans le visage aimé que transfigure l'érotisme - dans la mesure où la sexualité est vécue comme amour et connaissance de l'autre, perte de soi en l'autre et don de soi à l'autre. L'intensité néante du regard nul du cadavre n'a en effet, peut-être, d'"égale" que l'intensité enfante du regard transperçant, strident, des amants à l'instant où leur chair, par la consommation de leur déchirure et de l'oubli de soi (146), se transmue en co-naissance (147) et "brûle de l'esprit muet" (148), atteignant au mystère de la chair.

- "Amants, vous qui, l'un dans l'autre, vous suffisez, à vous je demande le secret de nous-mêmes. Vous vous saisissez,

Avez-vous des preuves?

.....

Mais vous, qui dans l'extase l'un de l'autre vous accrez jusqu'à ce que, dominé, il vous implore: assez; vous, qui sous vos mains

devenez abondants comme des années de raisins;
vous, qui, parfois cessez d'être, uniquement parce que l'autre
entièrement sur vous l'emporte; à vous je demande le secret
de nous-mêmes." (149))-

* Cette "vérité" qui émerge et affleure dans l'insignifiance du cadavre ne révèle en même temps rien du mort en tant qu'individu, - car elle n'appartient à personne. Vérité anonyme qui s'ex-prime en tout cadavre, quelque fut son histoire, sa vie, sa personnalité. C'est pourquoi en ce sens la distinction qu'opère Rilke entre la petite mort impersonnelle et grise des pauvres qui se contentent d'une mort banale, "à bas prix", et la mort "personnelle", éclatante, insolente, "terrible et impériale" du vieux chambellan Brigge qui "mourut de sa dure mort" (150) semble illusoire. Ce que Rilke décrit dans ces pages admirables des "Cahiers de M.L. Brigge" ce n'est que la mise-en-scène, la théâtralité du mourir, mais cela ne touche en rien le TEXTE même de la mort s'écrivant dans le mystère de la chair. Croire que l'on peut s'approprier sa mort, la dominer, la "glorifier", est un leurre relevant de la confusion de l'idole et de l'icône.

- La mort est ce qui toujours surprend et dérange, ce qui déborde absolument toute attente d'elle; non seulement nul ne peut en prévoir "l'heure" mais pas davantage en anticiper la manière. La mort est souveraine de part en part et fait de tout homme son vassal. Elle ne livre aucun déchiffrage du visage (qui est par nature rigoureusement indéchiffrable) mais n'y joue qu'un ultime CHIFFRAGE.

Ainsi, à l'opposé de la mort hautaine et hauturière du chambellan Brigge "personnalisant" sa mort en lui livrant combat, s'offre l'exemple de la mort humble et humiliante du starets Zosime; celui-ci ne fut pas plus maître de sa mort qu'il ne le fut de sa vie dont le cours fut irrémédiablement dévié par la rencontre inattendue d'Autrui révélé comme Très-Haut en la personne de son ordonnance Athanase alors qu'il le frappait "violemment au visage" (151). Dépossédé de lui-même, "mort en Dieu", mort en autrui, dépossédé de sa vie, il sera jusqu'au bout un destitué: - dépossédé même de sa mort qui vient l'interrompre brusquement. Mais la mort n'interrompt pas seulement sa propre attente, elle déborde, bouleverse et "profane" même en un sens l'attente que ses proches portaient de sa mort; elle défie l'attente impatiente (d'une "impatience impérieuse") de ses fidèles qui anticipaient quelque "miracle" (152). Non seulement en Zosime la mort se refuse au leurre de la possession et du sens, mais elle s'avère souverainement insensée, - et "choquante": - le cadavre du starets n'émane aucune fragrance qui aurait par là ratifié et "prouvé" sa sainteté; son cadavre exhale une suffocante et scandaleuse "odeur délétère" (153). Ainsi, par l'ignominie de la putréfaction du cadavre de Zosime, la mort consomme en lui l'oeuvre de désappropriation qu'il avait toute sa vie accomplie, et par là la mort se réaffirme dans l'absoluité de son non-sens, de sa nuît: - le "sens" de la mort ne peut jamais être donné ni démontré; il est à rechercher ailleurs, encore et toujours ailleurs, étrangement là où on l'attend et le soupçonne le moins.

- On trouve également chez Bernanos ce même "scandale" de la mort défiant toute prévision, tout sens, toute "convenance"; ainsi la mort de madame de Croissy, épouvantée d'angoisse et ivre de révolte, est-elle un scandale inadmissible pour Mère Marie: -"Poussez tout à fait cette fenêtre. Notre Révérende Mère n'est plus responsable des propos qu'elle tient, mais il est préférable qu'ils ne scandalisent personne..." (154) L'orgueilleuse Mère Marie veut étouffer le cri et le rôle de la mort, empêcher les jeunes religieuses d'entendre "l'inhumaine" douleur, de sentir l'infinie déchirure et l'effroyable arrachement qu'est la mort introduisant tout vif un corps dans l'agonie, - alors que cette terreur qui dévaste la Prieure l'approche en vérité au plus près de la plus haute angoisse jamais atteinte: celle du Christ à Géthsémani, et par là l'intronise absolument dans le mystère de la mort. Mais cela même qui est scandale et inconvenance pour la religieuse pleine de maîtrise et d'orgueil, est témoignage-par-substitution pour la novice creusée de doute et de peur; car c'est par l'agonie de sa Prieure que Blanche de la Force peut enfin "incarner" son nom de religieuse et pénétrer dans l'agonie du Christ. A celle qui a trop de courage, il ne sera pas donné de participer à l'oeuvre de sacrifice (qu'elle désirait d'ailleurs davantage comme une "mort héroïque"), et elle restera dans la foule, impuissante; mais à celle qui n'était que faiblesse et même lâcheté, il sera donné d'y prendre part.

* Non seulement on ne meurt jamais chacun pour soi, de sa propre mort (de "sa belle mort"), mais on meurt donc

toujours les uns à la place des autres. L'oeuvre de substitution n'a ni mesure ni fin: - l'insensé de la face inerte et plombée du cadavre ne me délie en rien du serment d'allégeance que j'ai donné à l'autre. C'est là un serment signé avec le "sang" même de ma chair engageant à jamais ma temporalité intérieure qui ne peut plus désormais se reprendre, mais, étant irréversiblement déviée vers l'autre, conflue et s'entremêle comme des eaux au temps de l'autre. Alors, lorsque se brise et se suspend le temps de l'autre, ma propre temporalité est emportée dans cet élan, dans cette chute et ces remous de l'autre: - chute sans fond dans les hauteurs de son éternité. Au chevet d'un mort, tout vivant en veille ne peut plus décliner sa propre temporalité à trois temps: - une quatrième dimension s'immisce et se déhisce en elle. C'est ce CONTRE-TEMPS de la mort d'autrui désheurant le temps du vivant qui joue tout au long du "Dialogue des Carmélites", - il est même l'axe de toute l'économie de la pièce. Blanche ne se relèvera plus jamais comme avant du chevet de la Prieure agonisante; - désormais elle est engagée sans mesure, impliquée jusqu'à l'expiation en cette mort dont il lui faudra "pardonner" la peur. - "Demande Pardon,,, Mort... PEUR... PEUR DE LA MORT..." dit la Prieure sur son lit de mort qui lui est lieu de lutte et de refus (155). Et il apparaît à la fin que chacune meurt à la place de l'autre, que chacune assume et expie la mort de l'autre, - et par là que chacune rédime l'autre (156).

- Ce CONTRE-TEMPS de la mort d'autrui qui a-rythme la marche du vivant, "l'égare" dans le monde et le conduisant

contre son gré dans d'étranges traverses, dans d'obscurs chemins qui sont méandres, labyrinthes et dédales, l'oeuvre d'Elie Wiesel ne cesse de le "mesurer", de le "scander", comme une obsédante et confuse douleur. De récit en récit un "même" personnage pâtit sa chair de vivant comme un immense DESERT, comme une NUIT infinie, où les morts ont pris séjour, le traversant, le parcourant, faisant tantôt surface et tantôt s'éloignant, l'accompagnant en tout lieu et en toutes circonstances, parfois s'imposant seul (comme la grand-mère dans "Le Jour", dont le grand "fichu noir" ne cesse de s'interposer entre lui et le monde, de l'envelopper, de l'enserrer au plus intime de son être), et parfois se rassemblant tous ensemble (comme dans "L'Aube" où Elisha veille la montée du jour qui signifie pour lui l'exécution de l'otage; - ils sont tous là, parents, amis, maîtres, tous ceux qui ont fait et tissé sa vie et son histoire, qui ont fait de lui ce qu'il est devenu et sans qui il n'existerait pas; son enfance est là aussi; et tous le contemplant en silence, cherchant avec lui le sens d'un acte qui le dépasse et qui l'écrase. Le visage est une communauté, une fraternité, et c'est cela que découvre Elisha, jusqu'à la souffrance, à l'instant où il doit rompre la vocation même de la fraternité en tuant un otage; et déjà il devient "l'otage" de l'otage comme il était déjà l'otage de tous les morts.)

- Le temps pour lui est constellé de visages, et ceux du passé n'ont de cesse de se mendier en lui, à sa vie, à son présent, à tout instant, de réclamer reconnaissance, mémoire et "JUSTICE". Car cette inhabitation des morts dans

la chair du vivant relève absolument de cette oeuvre de Justice:
 - ils demandent Justice d'un visage et d'un nom, eux dont le visage et le nom ont été abolis; ils demandent qu'un "SENS" leur soit donné, au-delà de l'insensé qui les a anéantis.(157)

- "L'amble des morts mal morts
Sonnant à tous les vides..."(158)

- C'est le "pas" de cet amble "des morts mal morts" qui scande toute l'écriture d'Elie Wiesel et en fait un "TOMBEAU"; - Tombeau qui est éloge, épiphanie de sens et de visage, qui est remise-au-monde sur le mode de la plus haute tendresse et du plus profond souci; - Tombeau qui est JUSTICE; - PERSONA où les morts retrouvent parole, forme et force. Par là l'écriture d'Elie Wiesel est toute entière dédicace, lettre, passassion, supplication, don, et se situe dans la dimension de la "Sainteté" du Dire qui est la vocation de l'écriture; - ie. LECTURE de l'illisible.

-- "L'échec" du très beau "Tombeau pour Anatole" de Mallarmé est remarquable en ce sens que le fils mort semble se refuser à la saisie et à la maîtrise des mots, à la "perfection" de l'Idée pure: interrompu, le fils mort déjoue les mots, les disperse, les entraîne dans sa propre rupture; il semble tout au long du texte que le langage "s'affole", sans cesse désœuvré, dérangé par la mort de l'enfant, éperdu d'une souffrance qui ne se laisse pas maîtrisée, ne pouvant ni parler ni se taire, - sans cesse renvoyé au silence irréductible où l'enfant se tient. Il en résulte un texte en fragments, troué de silence et de vide, un texte im-parfait

où l'enfant inachevé manifeste son absence comme une blessure inguérissable; il ne peut émaner de la douleur, de la blessure, de la mort, de "notion pure", d'"idée même et suave", de forme parfaite et achevée; il ne peut s'en exprimer qu'"un champ de forces, et non un style" comme le note Adorno à propos de la musique de Mahler et qui remarque que "la musique de Mahler (dans les Kindertotenlieder) vient nourrir la bouche anéantie, veille sur le sommeil de celui qui ne s'éveillera plus. Si chaque mort donne l'impression d'avoir été tué par les vivants, il donne aussi l'impression d'attendre d'eux son salut." (159) - Et cette attente est infinie.

* "Insenséo", impersonnelle, substituable et inter-expiatoire, la mort est donc aussi, - et toujours, INACHEVEE. Il y a quelque chose d'inconsommable dans la mort (quelque chose d'irréductible dans l'existence de chaque être); c'est pourquoi il faut savoir VEILLER les morts: - savoir régler son pas sur leur pas a-rythmique, trouver l'amble pour les accompagner. La solitude du mourant est absolue, - il faut donc une solidarité à la mesure de cet absolu; une telle solidarité relève alors de l'infini de l'attente, de la patience, de la fidélité, du pardon et de l'espérance - en l'autre, pour l'autre. Attente sans attendu, ie. n'escomptant nul "réveil", nulle "résurrection" ici et maintenant du mort (nul "miracle"); attente n'exigeant aucun signe, aucune preuve tangible, mais attente très nue en-deçà toute volonté, tout pouvoir, tenant vigile de la plus longue nuit. "L'autre nuit". Et préparant, annonçant, invitant, un autre éveil, là même où demeure le mort maintenant, et où je ne puis être,

- et me tiens cependant. Attente qui laisse à la fois au mort "faire retour" au monde, à la présence, au temps, sur un mode inconnu, à l'intérieur de ma propre chair, et faire chemin vers d'autres lieux, dont l'espace, bien que "commun", me demeure infrayable.

- "Ce ne sont pas des souvenirs
qui, en moi, t'entretiennent;
tu n'es pas non plus mienne
par la force d'un beau désir.

Ce qui te rend présente,
c'est le détour ardent
qu'une tendresse lente
décrit dans mon propre sang.

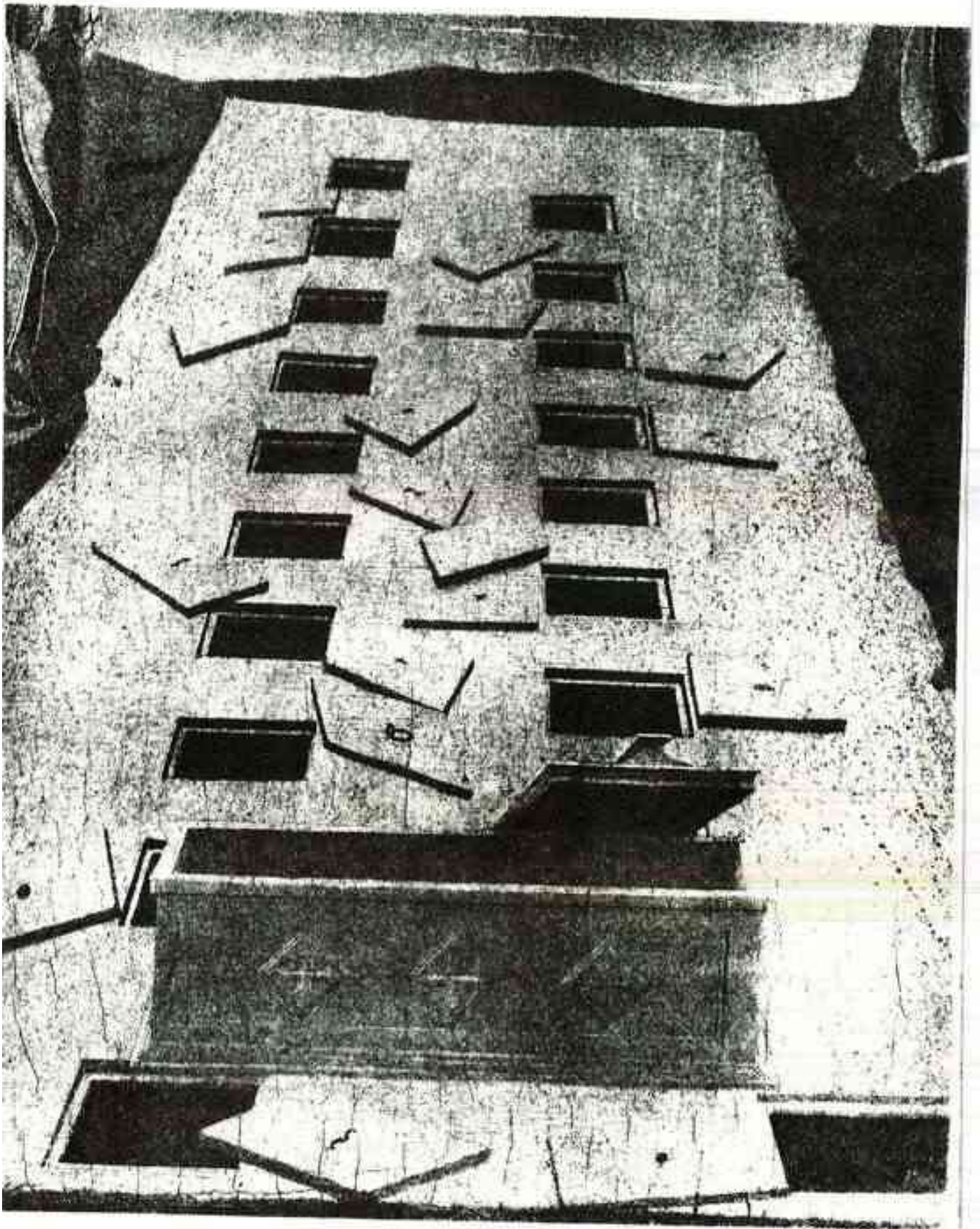
Je suis sans besoin
de te voir apparaître,
il m'a suffi de naître
pour te perdre un peu moins." (160)

- C'est cela, la Veille des morts, l'amble avec les disparus: - cette relation à l'autre dans l'intouchable, dans la perte et la nuit, dans l'impossible; ce rapport d'une essentielle pauvreté, hors besoin, hors mémoire et désir même, cette tension inépuisable dans l'impossible et le silence, cette espérance hors espoir, cette étrange tendresse au coeur de la violence de la séparation. "Quand l'absolu de la séparation s'est fait rapport, il n'est plus possible d'être séparé." Quand le désir s'est éveillé de par l'impossibilité et de par la nuit, le désir peut bien prendre fin et le coeur vide

s'en détourner: dans ce vide et dans cette fin, dans cette passion rassasiée, c'est l'infini de la nuit elle-même qui continue de se désirer, qui apparaît donc comme un mystère où sombre le bonheur des relations privées, échec pourtant plus nécessaire et plus précieux que tous les triomphes, s'il tient cachée et réservée l'exigence d'un rapport différent! (161)

- C'est bien pour n'avoir pas su demeurer "sans besoin de (la) voir apparaître" qu'Orphée perd à jamais Eurydice; pour n'avoir pas su faire don de son regard (de la violence appropriatrice du regard), pour n'avoir pas su attendre qu'Eurydice, par "un détour ardent" (et infiniment long) affleure dans la nuit; mi-nuit s'ouvrant au profond de la nuit. Or, en Eurydice, déjà, la forme s'était déliée, et, devenue ombre, ne pouvait plus se soumettre à l'ordre du jour.

- "Elle, (Eurydice) se trouvait parmi les ombres nouvelles et s'avança d'un pas que retardait sa blessure. Orphée, le chancre de Rhodope, la reçoit sous cette condition qu'il ne tournera pas ses regards en arrière jusqu'à ce qu'il soit sorti des vallées de l'Averne; sinon, cette faveur sera rendue vaine. Ils s'acheminent à travers un silence que ne trouble nulle voix, par les pentes d'un sentier abrupt, obscur, noyé dans un épais brouillard. Ils n'étaient plus éloignés, la limite franchie, de fouler la surface de la terre; Orphée, tremblant qu'Eurydice ne disparût et avide de la contempler, tourna, entraîné par l'amour, les yeux vers elle; aussitôt elle recula, et la malheureuse, tendant les bras, s'efforçant d'être retenue par lui, de le retenir, ne saisit que l'air inconsistant." (162)



- Mais n'est-ce pas à nouveau, bien que dans un tout autre contexte, la même fatale erreur que commet le curé de Lumbres lorsqu'il affronte l'enfant mort et tente de l'arracher à l'emprise de la mort, défiant par là tout autant Satan que Dieu. Il cherche à imposer la lumière dans la chambre mortuaire et "livre combat" aux yeux du mort, réclamant un indice, exigeant une preuve. Mais le regard de l'enfant mort, qui par deux fois entr'ouvre ses yeux et les referme "pour un appel silencieux"(163) - appel qui implore l'attente non exigeante, la patience et l'attention nue - affole trop le regard plein de violence de Donissan pour que celui-ci puisse le ramener à la vie.

A l'opposé de ce regard impérieux, en révolte, il y a le regard de Violaine devenue aveugle. Ce regard d'exilée, où la nuit a pris demeure, ce regard sans pouvoir, sans réflexivité, sans désir propre, sans possession. Regard livré à la folie-douce de la fascination, grand ouvert au Dehors, et au mystère de l'autre. Et c'est du fond de ce regard bléssé, suppliant, qu'elle remet-au-monde l'enfant de sa soeur Mara; mais lorsque la petite fille rouvre les yeux, leur couleur a changé: - ils ont le bleu des yeux de Violaine. L'enfant de Mara est ressuscité, - mais déjà il n'est plus son enfant; la filiation s'est déviée, les liens d'appartenance sont rompus, et à travers le bleu des yeux de l'enfant revenu à la vie se renoue et se consomme l'amour qui unissait Jacques et Violaine; amour éprouvé jusqu'à l'ultime de la séparation et de la porte, et par là "retrouvé" sur un mode tout autre, - devenu rapport irréductible.(164)

- L'irréductibilité et l'absolu de ce RAPPORT, de l'être-avec, par-delà la séparation et la mort, sont cela même que révèle le Christ lors de sa dernière apparition aux disciples: -"Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde."(Mat.28;20)- Mais cet être-avec passe d'abord par l'ensevelissement et la descente au tombeau, par la dis-parition, par l'intouchabilité radicale: -"Se retournant, elle lui dit en hébreu: "Rabbouni!" - ce qui veut dire: "Maître!". Jésus lui dit: "Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père."(Jn. 20,16-17) - Invisibilité d'Eurydice, intouchabilité du Christ: - la mort retourne l'image, l'évide, l'éblouit, ruine la forme pour en libérer la force seule, - "champ de forces" en mouvement et tension que le regard ne doit pas arrêter, que la main ne doit pas retenir, afin que s'accomplissent les projets et trajets du visage délivré de tout code, cadre, loi et limite; - ainsi les portraits de Klee qui, libérés de la ligne, laissent jaillir et jouer dans tout l'espace ouvert de la toile des traits, points, flèches, chiffres, signes, taches et lettres. Mais tout cela n'épuise pas encore l'excès et la transgressivité de ce rapport à l'autre devenu "l'impossible" dans la mort: l'être-avec doit endurer la distance et la séparation jusqu'à la dis-parition finale: -"Et il advint, comme il les bénissait, qu'il se sépara d'eux et fut emporté au ciel."(Lc.24,51).

- "Au ciel", - page blanche, toile blanche déchirée où la forme exsudée par la force, déformée jusqu'à la décréation, accomplit en fait l'essence même de son mouvement:

- ap/paraître-dis/paraître, et où le signe prend sa vitesse absolue.

- Veiller un mort c'est donc accepter de l'accompagner jusqu'au bout de l'impossibilité radicale de "l'être-ensemble", c'est le chercher non pas mort parmi les morts mais VIF parmi l'inouï de la vie. (Lc.24;1-7). C'est donc concevoir la mort non pas comme un anéantissement de l'autre, mais comme pure et mystérieuse DORMITION.

Aussi ne peut-on entendre avec Bataille le "vide" de la chambre mortuaire comme un néant, une nullité béante: -" Imaginer une femme incomparablement belle et morte: elle n'est pas un être, elle n'est rien de saisissable. Personne n'est donc dans la chambre. Dieu n'est pas dans la chambre. Et la chambre est vide."(165)

La chambre est vide, " Dieu n'est pas dans la chambre"; - mais Dieu est ce vide même, l'infinie douceur de la violence du vide, l'inouï murmure du silence, - discrète et prégnante présence dans l'absolu de l'absence. Dieu se trace dans la chambre funéraire comme il le fit à Géthsémani. Dieu se trace imperceptiblement dans l'effacement du cadavre qui se dissout en lieu de Trace. Dieu est la "page blanche" où le mort entre lentement se dés-écrire, dés-œuvrer sa forme, déployer sa force. Aussi la dormition est-elle le règne du "TIERS" (cette troisième personne?...) qui médiatise toute rencontre et par excellence cet absolu de la rencontre et du rapport qu'est l'impossible-et-cepandant-indéchargeable être-avec le mort.

"Dieu n'est pas dans la chambre" car quand un

homme meurt Dieu "se retire", - comme il "s'est retiré" lors de la Création, comme il "s'est évidé" lors de l'Incarnation, comme il "s'est renoncé" lors de la Passion -, pour donner et ouvrir espace à l'homme, pour "recevoir" l'homme; éternelle kénose divine. Veiller un mort consiste alors pour l'homme à accomplir à son tour cette kénose, à se retirer hors de soi afin de "participer" à cette double absence, celle du mort et celle de Dieu, et par là de rejoindre en un point de tangence insituable et fuyant une certaine "présence" de l'autre.

- "O comme est grave le visage des morts aimés.

 Mais l'âme se réjouit d'un regard juste"- (166)

- "Un regard juste" c'est un regard irrémédiablement voué à la garde et à la veille, c'est un regard qui fait patience et mémoire de l'autre dans l'oubli de soi; c'est un regard qui fait justice;

* * * * *